



AU THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE, LE COMÉDIEN RETROUVE FERDINAND DANS UNE « HISTOIRE COMIQUE ET FANTASTIQUE ». PHOTO MICHÈLE LAURENT.

## THÉÂTRE

# Caubère défie les lois de l'art dramatique

En reprenant, trente-trois ans après la création, sa fameuse *Danse du diable*, l'acteur rejoue sa vie.

**P**hilippe Caubère se fait à lui-même ce que son héros faisait, il y a trente-trois ans, dans sa fameuse *Danse du diable*. Ferdinand convoquait son monde, de Gaulle, Mauriac, Sartre, entre les quatre murs de sa chambre. L'acteur convoque, aujourd'hui, sur scène – sa chambre de cœur – le monde de son théâtre.

On voit se dérouler la même pièce. Le texte est identique. Ce qui se joue est, cependant, autre chose. « Histoire comique et fantastique » figure encore en sous-titre. Mais qu'est-ce qui est le plus fantastique : le délire du jeune Ferdinand ou la témérité d'un Caubère reparti dans ses aventures ? Qui est le moins raisonnable : ce fils de bourgeois se racontant des histoires à dormir debout, comme son copain communiste Robert faisant le récit homérique d'un concert de Johnny Hallyday, ou l'acteur qui, comme Ulysse, traverse les gouffres et échappe à la séduction des sirènes pour refaire encore sa pelote ? Caubère s'est rompu un tendon d'Achille. En scène. Ceux qui, l'aimant, ont pris le train d'enfer, avec lui, savent qu'on ne joue pas impunément avec les lois de la pesanteur dramatique. À quarante-huit heures de cette reprise de l'automne 14, il se déchire légèrement. Mais il est toujours là, vivant, dansant comme un diable. Molière, qui est passé par là, et qu'il a merveilleusement interprété dans le film d'Ariane Mnouchkine, le protège, c'est évident.

Lola Gruber, qui signe un texte dans le programme, y voit « une entreprise métaphysique : annuler le temps en rejouant sa vie, ou tout du moins une version de sa vie, au fur et à mesure qu'elle se déroule, et chaque soir sur scène faire la course avec

elle ». Le temps du Caubère d'aujourd'hui n'est plus le temps du Philippe des années 1980. Il a, depuis, tout joué : *Ariane*, *les Marches du Palais* (de Cannes), le champ de betteraves, l'accouchement en direct, *Mai 68*, on en passe et des meilleures. La maturité de son physique – sa gueule d'ange reste dans les imaginations – lui confère une nouvelle aura, celle de l'âge. Et c'est ça qui est noble et émouvant. Le public qui l'ovationne applaudit à cette audace du retour. À part ça, qu'on ne s'inquiète pas, le fantastique de cette mue n'a pas fait la peau du

comique. Les 20000 « gonzes » (intraduisible !) prêts à mourir pour Johnny, la Mère qui engueule « son de Gaulle » à la télévision, sont de sacrés moments de la *commedia dell'arte* à la marseillaise.

Trente-trois ans après, on réalise que le comédien a cadré le tout par une entrée en forme de récit fantasmagorique où une petite troupe de spectateurs se perd, se mange pour survivre, et se retrouve dans le lieu improbable d'une représentation. Et par une sortie où la Mère, partie avant la fin de ce spectacle interminable, laisse un petit mot, chef-d'œuvre de sentimentalité moqueuse : « *Maintenant, Ferdinand, laisse les gens partir. Dis-leur que je n'étais pas là ; dis leur que ce n'était qu'une morte qui se promenait dans l'ombre du théâtre, mais que le théâtre c'est comme les rêves, ça n'existe pas.* »

CHARLES SILVESTRE

**Il est toujours là, vivant, dansant comme un diable.**

La *Danse du diable*, de et avec Philippe Caubère.  
Durée 3 h 20. Paris, Théâtre de l'Athénée.  
Jusqu'au 7 décembre 2014. Tél : 01 53 05 19 19.